

être forcé, vous prélèverez le montant de votre créance en principal et intérêts sur le prix de la vente, et vous m'aurez sauvé plus que la vie." Je répondis au marquis que je n'avais guère en tout que les cinquante mille écus qu'il n'avait pas, mais que, si ma femme y consentait, je les lui remettrais aux conditions proposées. Elle y consentit, puisque c'était une chose belle et généreuse, et l'honneur du marquis de Luxeul fut sauvé. Nous étions encore sous le coup de cette première émotion, lorsque nous apprîmes que le marquis se trouvait compromis dans une de ces conspirations de cour trop communes en notre époque, et que, par suite, il avait été obligé de s'enfuir inopinément, et qu'enfin tous ses biens étaient confisqués. Je voulus faire valoir mon acte de promesse de vente, mais il n'était pas en forme authentique, et l'autorité passa outre à la confiscation. Nous voilà ruinés à notre tour et et pouvant à peine faire honneur à nos affaires ; mais j'étais fort de santé et d'âme. Je connaissais le colonel du régiment des dragons de la Reine ; il me dit que si je m'engageais dans son corps, il me promettait un avancement rapide. Je n'hésitai pas, je remis à ta mère, ma pauvre Eléonore, pour elle et pour toi, le prix de mon engagement, et je partis pour le siège de La Rochelle, commandé par le cardinal-ministre en personne. Je fus fait brigadier à la première escarmouche. . . . , et à la seconde j'eus le bras gauche emporté. Obligé de quitter le service avec une modique pension, je cherchai quelque temps à quoi je pourrais être bon ; enfin, je trouvai à louer cette petite ferme en Touraine. . . . , où nous vivons assez pauvrement, mais ensemble, ce qui vaut mieux que de vivre séparés dans l'opulence ; et pourvu que notre propriétaire, qui m'a toujours eu l'air d'un honnête homme, me garde pour son fermier jusqu'à ce que je n'en puisse plus tout à fait, j'espère, mon Eléonore, pouvoir t'établir convenablement, et je fermerai les yeux sans rien regretter que de ne plus vous voir, toi, ma fille chérie, qui es ma parure et mon orgueil, et toi, ma chère femme, qui as été toujours ma consolation et mon admiration ; car enfin, quand je pense que tes mains nobles se prêtent sans effort et sans dégoût, à tous les. . . . Allons, allons, vous me faites encore des signes, mon amie, et je me tais, de peur que vous n'entendiez quelques éloges de vous ; mais du moins vous ne pouvez pas m'empêcher de pleurer. . . . , et de vous embrasser.

Et ils pleurèrent et s'embrassèrent tous les trois.

— Merci, mon père, dit Eléonore, je ne savais tout cela que bien incomplètement, et je vous aime de tous vos malheurs, comme de toutes vos vertus et de toutes vos bontés pour moi ; mais, dites, n'avez-vous jamais entendu parler du marquis de Luxeul ?

— Ah ! ma fille, si fait ! il s'était enfui jusqu'en Amérique avec sa femme, qu'il perdit bientôt, et son jeune fils. Il m'écrivit plusieurs lettres pour me témoigner son désespoir ; il ne songeait pas, me disait-il, à sa propre infortune qu'il ne méritait pas. . . . , le roi reconnaîtrait un jour son innocence ; il n'était occupé que de notre ruine, qui se dressait incessamment devant ses yeux, comme un remords visible ; et si j'ai mis aujourd'hui la conversation sur ce sujet, c'est un peu parce que j'ai reçu ce matin des nouvelles du marquis de Luxeul. Il travaille, me dit-il, pour tâcher de gagner ce qu'il me doit, et pour ne plus me le devoir, et il instruit son fils, qui est à présent un grand jeune homme de vingt-deux ans, à lui succéder dans sa reconnaissance et dans ses obligations ; mais la terre d'exil est peu féconde, et jusqu'à présent, il n'a guère pu que vivre jour à jour.

A propos de ce jeune homme, son père m'écrivit qu'il est poète

(mauvaise chance pour faire fortune), et il nous envoie de sa part des vers, qu'Eléonore va nous lire.

La jeune fille obéit avec grâce, et les vers furent trouvés charmants. . . . surtout par elle.

— Ma mère, reprit Eléonore, me permettez-vous de joindre cette pièce de vers aux poésies que j'ai déjà rassemblées ?

— Tout ce que tu voudras, mon enfant, répondit la mère ; c'est quand la réalité n'est pas brillante qu'il faut recourir aux choses d'imagination.

Quinze mois s'étaient écoulés sans événements pour la famille, lorsque Mme du Riban fut prise d'un mal subit que la mort suivit de près. Deux pauvres cœurs furent brisés, et se serrèrent plus étroitement encore l'un contre l'autre. Eléonore se voua tout entière au culte filial ; elle eût donné sa vie pour que celle de son père fût heureuse, ou du moins pour que sa vieillesse eût le bien-être dont on a tant besoin quand l'âge du bonheur est passé.

— Mademoiselle, lui disait Marianne, je ne sais, mais je gagerais qu'un grand et riche seigneur vous épousera bientôt, et que vous serez la Providence de votre père, comme vous êtes sa joie et son amour. Je vous dirai même que j'ai rêvé cela trois fois.

— Vraiment, Marianne ? mais voilà qui devient grave.

— Ne riez pas, mademoiselle : moi, d'abord, je crois aux rêves et à l'astrologie, comme la reine mère.

Ce qu'il y a de certain, c'est que peu de temps après cette dernière conversation, M. du Riban reçut un billet ainsi conçu :

« Monsieur du Riban,

« Voilà six mois que j'ai vu votre fille ; voilà six mois que je l'aime ; j'ai appris toutes ses qualités et toutes ses vertus. Permettez-moi de lui faire ma cour. . . . Elle n'aura qu'un mot à dire pour que mon nom et ma fortune soient à ses pieds.

« Comte Robert de Mérolles. »

Le comte Robert de Mérolles, maître d'une immense fortune à l'âge de trente-six ans, possédait un superbe château du côté de Saumur, à une journée de marche de la ferme du Riban, et il avait une des premières charges à la cour. C'était un beau dans toute la force du terme, joueur, danseur, chasseur. . . . , très-galant, très-volage et très-insolent. . . . Mais il était venu passer trois semaines dans les environs d'Amboise, et il avait aperçu mainte fois Eléonore à l'église, belle et pure et priant comme un ange, et tout son orgueil, toute sa fatuité avaient fléchi devant cette adorable image. « Enfin, si elle est un jour comtesse de Mérolles, s'était-il dit, elle égalera en aristocratique toutes les grandes dames qu'elle surpasse en beauté. Le père est de trop sans doute. . . . , mais ne songeons qu'à la fille ; je puis tout ce que je veux. . . . , et je veux qu'elle soit ma femme ; et ceux qui ne seraient pas contents, je me chargerais de les mécontenter encore davantage. »

Du Riban répondit que sa fille et lui étaient fort honorés de la recherche du comte de Mérolles. Il vint à la ferme, Eléonore n'avait pas une grande sympathie pour lui ; mais elle était reconnaissante, elle était sûre de le rendre heureux et aussi de réhabiliter les vieux jours de son père ; et elle se décida très-franchement à suivre le comte de Mérolles, comme Esther Assuérus. Quant à Marianne, elle triomphait. Le jour des noces fut arrêté ; elles devaient se faire au château de Mérolles, dont le vieux chapelain donnerait la bénédiction aux jeunes époux. Le comte Robert, en échange de tout le bien qu'il faisait, ne demanda qu'une chose, c'est qu'Eléonore prit le nom de famille de sa mère ; elle ne voulait pas, son père l'exigea, et on ne l'appela plus au château de Mérolles et dans toute la société du comte que Eléonore de Kérouan,